



---

# Récits de Quartier

Prilly-Centre

---

*Renée, Eliane, Lise, David, Jacqueline, Pauline*

Juin 2012 - Janvier 2013

*Recueilleuse: Pauline Roy*

## Remerciements et crédits

- Catherine Schmutz-Brun, présidente de l'Association des recueilleurs et recueilleuses de récits de vie
- L'Unité de travail social communautaire de Pro Senectute Vaud
- Sarah Ammor, animatrice des Quartiers solidaires à Prilly-Centre, UTSC Pro Senectute Vaud
- Antoine Favrod et Marion Zwygart, UTSC Pro Senectute Vaud
- Romain Rousset, graphiste zen
- Delphine Friedmann, archiviste communale
- Jean Willemin, Renata Batista, Charlotte Bouchez, Grégoire Gonin, relecteurs et relectrices
- Nous six, pour nous être écoutés attentivement

Photographies :

- Archives communales de Prilly : pp. 3 et 8
- Jacqueline Strebel : la piscine, p. 13
- Lise Cordey : La Treille, p. 14
- Pauline Roy : le bidon à lait de Pierrette Cornuz, page de couverture

**Auteurs** : Renée, Eliane, Lise, David, Jacqueline, Pauline

Concept, animation, écriture : Pauline Roy

L'utilisation du texte et sa reproduction sont soumis à l'autorisation des auteurs.

contact: paulineroy.home@gmail.com

Imprimé à Lausanne, le 2 mai 2013. Réimpression, le 25 juin 2015.

---

# Récits de quartier, une création collective

---

« Raconter nos souvenirs... lesquels et pourquoi faire? Est-ce que ça intéresse quelqu'un? Où pense-t-elle nous embarquer au juste, cette jeunette? »

Ces questions sont probablement celles qui traversaient l'esprit des cinq habitants de Prilly-Centre qui me regardaient d'un œil sceptique alors que commençait notre première rencontre. Nous étions au début du mois de juillet 2012, et je les avais invités à participer à la création d'un récit collectif, dans le cadre de mon travail d'animatrice stagiaire pour les Quartiers solidaires de Pro Senectute Vaud.

Malgré ces hésitations, ils étaient venus et nous nous sommes lancés: chacun son tour a accepté d'évoquer les événements de Prilly, petits et grands, familiaux ou publics, qui avaient marqué sa mémoire.

Quel plaisir de voir ceux qui venaient tout juste d'assurer n'avoir « rien à raconter » se surprendre à retrouver mille et un souvenirs oubliés! Les fêtes de village, la confirmation, l'inauguration du collège, la tempête de neige de 1990... La mémoire en effervescence, nous avons, en une heure et demie seulement, inventorié une trentaine de thèmes susceptibles d'être l'occasion d'un récit.

Chacun a ensuite sélectionné deux ou trois sujets et s'est préparé à entrer, le moment venu, dans la peau du conteur. Tous avaient leur technique pour convoquer les souvenirs : avec le fumet du café au petit matin, en discutant avec son mari, en prenant des notes sur son balcon ou en faisant la nique aux insomnies.

Les rencontres suivantes ont chacune été consacrées au récit d'une personne. Cette dernière racontait, puis chacun posait des questions ou s'exprimait sur ce qui venait d'être partagé. Le récit initial se trouvait alors complété et enrichi par les souvenirs et les impressions des autres. Ainsi un récit collectif s'est créé.

Chaque récit est une fenêtre qui s'ouvre sur l'histoire de Prilly. Ensemble, ils en offrent une vision multicolore. Il ne s'agit pas de l'histoire des experts, historiens, géographes ou sociologues,<sup>1</sup> mais de celle des habitants, celles et ceux qui vivent dans le quartier de Prilly-Centre.

- Bon, alors, on commence bientôt ? demande Lise, qui s'impatiente.

C'est parti. Voici les extraits du récit de Renée, d'Eliane, de Jacqueline, de Lise et de David, cinq habitants et acteurs de votre ville.

Car Prilly est devenue une ville... Laissez-nous vous raconter !

Pauline Roy, avril 2013

1 Ouvrages historiques traitant de Prilly durant la seconde moitié du XXe s. consultés: M. Jean-Petit-Matile, *Prilly entre deux siècles*, Municipalité de Prilly, 2009 et A. Gaudard, *Prilly. De village en ville*, Cabédita, Yens, 1998.

---

# Une belle coutume

---

*Renée*



Au nord de la route de Cossonay, des potagers au centre de Prilly,  
1977 - 1980, ACP.

Toujours élégante, souriante et attentive aux autres, ses yeux clairs rehaussés par un foulard ou une jaquette irisée, Renée a la parole précise et soignée. Elle raconte son arrivée en terre vaudoise, après avoir vécu à Besançon et La Chaux-de-Fonds. C'est à travers ses souvenirs émus et amusés que nous découvrons ce que signifie emménager à Prilly à la fin des années 1950.

- Prilly m'est apparu comme un bourg rural. Notre petit locatif au chemin de la Rochelle était situé à côté de champs de céréales et d'un grand pré avec des ruches. Puis, une fois au chemin des Chardonnerets, nous jouxtions une ancienne maison de campagne avec poules, lapins, et même un vieux pommier. Imaginez-vous : tous les matins, nous étions réveillés par le chant du coq !

Mais ce n'est pas tout, dans le premier immeuble, nous pouvions mettre notre bidon à lait dans la boîte aux lettres avec les jetons correspondants, pour trouver tout frais, tout tendre, le matin, notre lait entier qui reposait ensuite quelque temps au frigo et donnait encore de la crème. Oh, vraiment, descendre chaque soir ce bidon avec les enfants... c'était extraordinaire ! J'ai trouvé que c'était là une belle coutume !

Emportée par le récit, Lise intervient :

- Nous mettions le lait dans une grande jatte, et le lendemain nous ramassions la crème pour en faire des gaufres et des gâteaux. C'était le père Mosca qui portait le lait ! Il le livrait à quatre heures du matin avec sa charrette, une boille et une mesure pour le verser dans chaque bidon. Il a fait ça très longtemps, et puis c'est son fils qui a repris, vous savez, celui qui avait l'épicerie.

Petit à petit, les laiteries ont cessé de livrer et, les unes après les autres, ont fermé.

- Vous vous souvenez de l'arrivée des berlingots ?

- Bien sûr ! Ils n'étaient pas comme maintenant, ils étaient un peu triangulaires, en forme de pyramide.

- Mais oui, c'est vrai. Ce sont des choses que j'avais oubliées, commente Jacqueline. Maintenant, ça me revient ! A l'époque, j'habitais Lausanne, avenue Vinet. Eh bien, c'était pareil. Nous avons vécu trois étapes : au début, le laitier montait les étages

pour nous livrer chacun devant notre porte. Et puis il s'est modernisé : il sifflait en bas de l'immeuble, et chacun descendait avec son bidon ! Finalement, il n'a plus livré, mais la laiterie est restée ouverte encore quelques années les dimanches matin.

## Les cloches

Ce sont souvent les enfants qui amènent les parents à participer aux événements du quartier. Ainsi en est-il allé dans la famille de Renée, pour qui la montée des cloches a sonné le début de son intégration à la vie de Prilly.

- Au milieu des années 1960, Prilly était en plein développement, et le temple de Saint-Etienne avait été nouvellement construit (en 1964). Nos filles allaient à l'école du dimanche. Un jour que nous les accompagnions, le pasteur nous a demandé de participer avec elles à la montée des cloches. C'est ainsi que mon mari, les enfants et de nombreux Prillérans, avons tiré ensemble sur les mêmes cordes pour voir s'élaner ces belles cloches toutes neuves. J'ai trouvé que c'était un beau geste qui allait rythmer la vie de Prilly pour le meilleur et pour le moins bon, car ces cloches, bien sûr, ont sonné les baptêmes et les mariages, mais aussi les enterrements.

Les cloches marquent les passages de la vie, mais aussi des coutumes propres à une région.

- La première fois que j'ai entendu les cloches protestantes sonner à dix-huit heures, j'ai demandé : « Mais qu'est-ce que c'est ? » On m'a répondu que c'était une coutume visant à prévenir les paysans dans les champs que la journée était finie et qu'ils pouvaient rentrer chez eux.

Lise apporte une mise à jour :

- Les cloches de dix-huit heures ne sonnent plus qu'en fin de semaine suite à de nombreuses réclamations. Les gens se

plaignaient qu'on les entende tout le temps!

- C'est vrai qu'elles sonnent aussi à vingt heures pour dire aux enfants de rentrer, approuve Eliane. Jusque dans les années 1970, si les moins de seize ans étaient encore dehors à vingt et une heures, la police s'autorisait à les ramener chez leurs parents!

- Il y a encore une chose que j'ai découverte avec plaisir en arrivant à Prilly, reprend Renée, ce sont les expressions du terroir. Ici, on me disait « Adieu » à tout bout de champ! Pour dire bonjour, pour dire au revoir: « Adieu, Renée, adieu ! ». Et la première fois que l'on m'a parlé d'une abbaye, je n'ai pas compris non plus. Je me disais: « Mais, je ne vois pas d'abbaye à Prilly... » Il a fallu quelques conversations pour que je comprenne qu'il s'agissait de la fête du tir!

Par son récit, Renée a inauguré notre première rencontre. Au moment de la conclure, elle a ajouté: « Tu sais, Pauline, faire ce récit m'a donné le sentiment que je connais mieux Prilly et que je l'aime plus que ce que je pensais ! Je réalise que je m'y sens bien avec tout ce que j'y ai vécu. »



---

# Le nom des commerçants

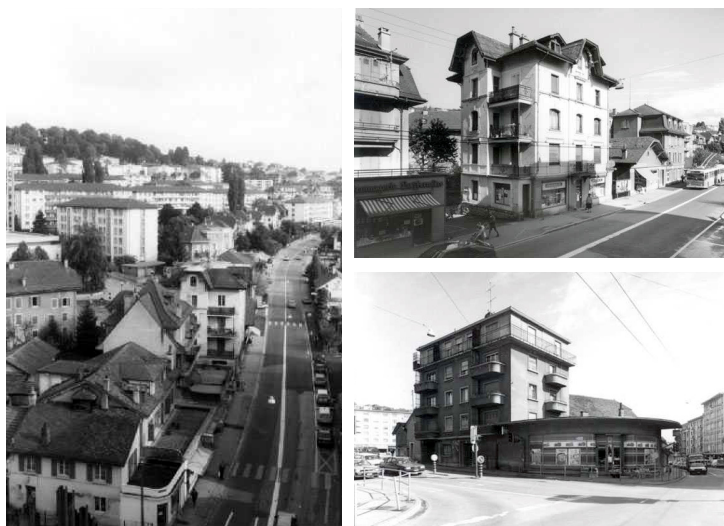
---

*Eliane*

- Nous avons dû nous marier en quatrième vitesse, explique Eliane tout en regardant le faire-part de son mariage qu'elle a emmené avec elle aujourd'hui : un beau papier-parchemin aux lettres rondes, estampillé 1960. Ces années-là, trouver un logement à Prilly était difficile. Un joli appartement s'était libéré et il allait nous passer sous le nez car, à l'époque, les gérances ne donnaient pas d'appartement si on ne se mariait pas ! Nous avons dû leur fournir une promesse de mariage, signée par le pétabosson<sup>2</sup>. Mon futur mari étant protestant et moi catholique, le curé a accepté de faire une cérémonie, mais sans messe. Et lorsque est venu le moment des alliances, je n'ai pas pu la mettre à mon époux, car lui seul a eu le droit de me la passer. « Vous la mettez en signe d'autorité », lui a bien précisé le curé ! Cet épisode nous est resté et on en rigole encore, cinquante-trois ans après.

Cheveux très courts, directe, drôle et spontanée, Eliane sait ne pas se prendre au sérieux. Mais il ne faut pas s'y tromper, l'histoire de Prilly est son affaire. Sommelière aux Marronniers, l'un des anciens cafés de la place, et mariée à un postier cent pour cent local, elle se souvient de tous les petits commerçants qui tenaient boutique au nord de la route de Cossonay avant sa démolition qui laissa la place au centre commercial en 1992.

- Quand je suis arrivée, en 1959, Prilly était encore un village, nous connaissions chacun des commerçants par leur nom. Le long de la route de Cossonay, des Huttins à l'avenue du Château, il y avait quatre boulangeries : les Pache, les Treina, Sutter et Rapaz, trois épiceries : chez Telley, Rochat et l'épicerie-laiterie Mosca, qui nous apportait le lait le matin, deux kiosques-tabacs, trois restaurants : le Tilleul, de la famille



Le nord de la route de Cossonay avant sa reconstruction.  
A gauche: 1988, à droite: 1977 - 1980, ACP.

Jacques, la Treille, des Cordey - le restaurant attiré des joueurs de cartes - et, jusqu'au début des années 1960, les Marroniers, de la famille Vagnières. Ce dernier portait le nom des arbres qui ornaient sa terrasse et tous les samedis soir, il y avait bal... On trouvait encore deux merceries, la droguerie Favre, le marchand de vins et spiritueux Beaufile, le marchand de vélos Guex, la confiserie Spoerri, deux cordonneries, trois bouchers : les Wilhelm, les Roulin et les Pahud, un magasin de fleurs qui

existe toujours, deux coiffeurs, la ferronnerie Joux, La Fermière et ses produits laitiers, et la fameuse pharmacie de M. et Mme Ruckstuhl. Le pharmacien préparait lui-même ses potions magiques, nous n'avions pas besoin d'aller chez le médecin.

- Et il y avait son chat qui était toujours sur le comptoir! ajoute Renée.

Cette description laisse songeur. Quelle diversité d'activités et d'échanges au centre de Prilly ! Et une fois le fil de la mémoire tiré, il continue à se dérouler :

- Vous vous souvenez, à l'époque, dans les épiceries, on pouvait payer au carnet ! commente Jacqueline.
- Oui ! C'était de petits carnets bleus où l'épicier inscrivait nos achats. Jusque dans les années 1950, il était possible de faire ses commissions sans argent, et revenir payer le commerçant à la fin du mois. C'est fou, quand on y repense...

## La ligne 7

Revenons au Café des Marronniers, là où Eliane travaillait. Situé à l'angle de la route de Cossonay et des Flumeaux, devant l'actuel rond-point, l'établissement faisait face à la ligne du tram dont le terminus était construit juste un peu plus loin, en face de Castelmont. Le tram, qui relia Prilly à Lausanne de 1899 à 1961, changeait sa perche à cet endroit avant de repartir dans la direction inverse.

- C'était encore la période de la ligne 7. Lorsque le tram passait, le conducteur sonnait et, suivant le nombre de coups qu'il faisait, je savais que je devais leur préparer, à lui et au contrôleur, un café, un verre d'eau... Ils avaient deux minutes de pause, et quand ils arrivaient, leur consommation était prête ! Elle baisse le ton : « Je ne devrais pas le dire, mais à l'époque, à onze heures ils avaient le droit de boire un verre de vin, alors

ils s'en mettaient vite un avant de reficher le camp! C'étaient les anciens employés des Transports publics qui connaissaient cette combine. »

L'évocation du tram ravive les souvenirs extrêmement précis de David : « Ah bien sûr, comme gamin, je regardais très attentivement ! sourit-il. Dans les vieux trams, donc, il y avait deux rangées de bancs en bois, et un couloir au milieu. Le long du couloir, au plafond, une lanière était reliée à deux sonnettes, l'une à l'avant et l'autre à l'arrière du tram. Le contrôleur tirait dessus pour demander l'arrêt : *Ding ! Ding !* C'est lui qui vendait les billets aux passagers. Pour rendre la monnaie, il utilisait un changeur, un gros appareil métallique avec des tubes. Il pressait alors sur des touches afin de faire sortir les pièces de vingt, dix ou cinq centimes.

Le tram comptait une plateforme à l'arrière et une autre à l'avant où se tenait le conducteur qui conduisait avec des manivelles pour mettre les différentes vitesses - *Tactactac !* - , et pour freiner.

Si le véhicule avait de la difficulté à grimper ou en cas de glace, il actionnait une boîte à sable avec le pied, cela faisait descendre le sable dans les rails, sous la roue, pour que ça croche. Pour monter de la place de l'Ours jusqu'en haut de Béthusy, il devait répandre du sable chaque fois. Le soir, un employé des Transports publics lausannois passait avec une pelle dans les rails pour enlever le sable. »

- Ça, c'est vraiment le folklore ! s'exclame Lise.

Imperturbable car plongé dans un autre temps, David reprend :  
- A Saint-François, les contrôleurs criaient la destination des trams et les principaux arrêts : *Montétan-Prilly ! Montétan-Prilly !* Les plus grandes lignes étaient Prilly-La Rosiaz, qui se situe au-dessus du Tunnel, et Renens-Pully.

- Voilà, et maintenant qu'on a arraché les rails, on veut remettre les trams ! conclut Renée, pragmatique.

---

# Pendulaire

---

*Jacqueline*

Les cheveux courts, l'allure sportive, Jacqueline trotte. Légère et discrète, elle fait partie des femmes fortes qui ont toujours été bien trop occupées à l'être pour se faire remarquer.

Emigrée du chef-lieu, qu'elle nomme non sans malice « la capitale », elle considère son déménagement de Lausanne à Prilly comme une enjambée pleine de risques. En 1966, elle n'a pas tort. Seule avec sa fille, elle affronte courageusement ce nouvel appartement que l'on doit chauffer soi-même, en allant - quoi de plus naturel - chercher le charbon à la cave. « C'était un peu difficile au départ, mais j'ai appris à couper du bois pour en faire des petites lamelles, mettre le papier, faire le feu et les allers-retours au sous-sol. »

Prilly offre le plaisir des promenades avec la poussette le long du joli ruisseau de Broy. Mais, devant reprendre le travail, elle s'y trouve confrontée à un phénomène devenu bien plus courant depuis : l'absence de garderie. Pas de panique, elle passe de petites annonces dans la Feuille d'Avis, trouve une maman de jour et rentre à midi pour la relayer.

C'est alors le début du marathon Prilly-Lausanne qui commence et durera de nombreuses années pour Jacqueline qui travaille à Saint-François, dans le magasin de photo *Schnell*. - J'étais pendulaire. C'est un bien grand mot qui veut simplement dire que l'on court beaucoup ! On court le matin, à midi, à quatorze heures et on court encore le soir. Je suis née à

l'avenue d'Echallens, baptisée à l'église Saint-Paul de la même rue, je peux vous dire qu'à présent, je la connais par cœur.

Invariablement, le trolleybus l'y emmène.

- J'y ai quand même passé de bons moments, dans ce trolley. Nous allions dans la remorque... A l'époque, ajoute-t-elle en baissant la voix, les remorques étaient encore fumeurs. Nous étions de nombreuses dames de Prilly à nous y retrouver et... on se parlait ! On se racontait des histoires, on rigolait ! Je dois dire qu'avant d'aller travailler, c'était un bain de jouvence, ces bons moments ! Personne n'avait de smartphone, ni de jeux électroniques ! Jamais il n'y avait de téléphone : « Allô ! T'es où ? » On pouvait se causer. Et dans cette remorque, on a eu même chanté ! C'était une chaude ambiance. Cela nous sortait un peu de notre vie de travail. On décompressait.

## Les vacances d'été

Jacqueline a observé l'évolution de Prilly à travers les yeux de sa fille ; pour toutes les deux, 1970 marque la construction du collège de Jolimont et son inauguration, mais aussi et surtout celle de la piscine.

- Cela a été le plus bel événement à mes yeux. Il faut comprendre que comme je n'étais pas fortunée nous n'avions pas les moyens de partir en avion ou au bord de la mer. Alors nous faisons au plus simple : on montait à la piscine. J'avais quinze jours de congé en été et une semaine en automne. Ce n'était pas beaucoup, mais enfin, s'il faisait beau, nous y étions tous les jours. Nous partions avec pique-nique et chaises longues sous le bras et nous faisons nos vacances là-bas !

« Nous allions toujours tout au fond, sous les petits arbres, où se trouve à présent le terrain de tennis. Durant la belle saison,

nous y étions les dimanches également. Il fallait s'y rendre de bonne heure pour retrouver notre place ombragée avec deux autres familles du coin.



Inauguration de la piscine de Prilly, 1970.

Je prenais toujours deux chaises longues parce qu'il y en avait une réservée pour ma mère. Elle prenait le LEB à l'avenue d'Echallens, là où il y avait une petite gare en bois à l'époque, et elle nous rejoignait vers onze heures. Alors on entendait les gamines : " Eh, voilà la mémé, voilà la mémé ! " Et ma mère arrivait sous les arbres, habillée de sa robe-tablier ! Je la revois... Vraiment, dans cette piscine, j'ai passé de merveilleuses vacances. »

Depuis quelques années, après avoir beaucoup couru, Jacqueline s'est soudainement retrouvée avec beaucoup de temps. Elle a alors décidé que son luxe serait de s'offrir l'abonnement général. Armée de son regard pétillant, c'est aujourd'hui pour son plaisir qu'elle avale les kilomètres.

---

# La Treille

---

*Lise*



La Treille à la fin des années 1980.

- A l'époque, les transactions se faisaient encore de main à main. Lorsque nous avons repris le Café de la Treille, les anciens tenanciers, M. et Mme Pugin, ont reçu l'argent de mon mari emballé dans une Feuille d'Avis ! Puis ils l'ont porté à la BCV<sup>3</sup>. Ensuite de quoi nous avons visité l'établissement. Mon mari ne l'avait encore jamais vu, car c'est moi qui prospectais.

Le décor est planté et le récit de Lise a commencé. Durant



trente ans, elle fut la patronne de la Treille. Caractère fort et figure chic, son café était un lieu incontournable du centre de Prilly.

Une partie de ses souvenirs sont réunis sur quatre pages d'une écriture serrée. « J'ai déjà raccourci, précise-t-elle. » Arrivés de Sainte-Croix en 1963 avec leurs deux jeunes fils, les Cordey vont développer le commerce petit à petit, faisant passer de deux à huit le nombre de leurs employés. Aux cent soixante places qu'offrent le café et la grande salle réunis, ils ajoutent un carnotzet. En plus des clients attablés, il faut encore compter les joueurs de billard français et les pétanqueurs sur les deux terrains au sous-sol et sur le terrain extérieur.

- Derrière la Treille, vous vous souvenez ? C'était toujours occupé. Les samedis, on y servait le pastis. Que du Ricard. Cinq litres sur la journée !

Ce n'est pas tout, la Treille était le lieu des assemblées qui se tenaient plusieurs fois par semaine dans la grande salle : le Prilly Sport, le Parti socialiste, Les Fribourgeois de Prilly, le Club du Berger allemand, etc.

Jusqu'au milieu des années 1970, les Cordey travaillaient sept jours sur sept, ne fermant le café qu'une fois par an, pour Noël. « Les trois cent soixante-quatre autres jours, mon mari s'occupait du café et moi de la cuisine, avec une aide de cuisine et une jeune fille au pair pour s'occuper de mes fils. »

## Une journée au café

- A sept heures, le garçon venait faire les nettoyages. A huit heures, la serveuse était là pour les premiers clients. Et moi, selon les menus du jour, j'arrivais entre huit heures trente et

neuf heures, et je partais à la cuisine après avoir bu mon café.

- Le matin, fallait pas la chicaner ! Il ne fallait rien te dire, note Eliane.

- Ah, non, il ne fallait pas venir mettre les pieds dans la cuisine ! Les pétanqueurs qui essayaient ce raccourci pour le terrain extérieur, je peux vous dire qu'ils ne passaient pas deux fois!

« ...Donc, après le café, je préparais les aliments dont j'avais besoin pour mon menu du jour ainsi que pour la carte de la brasserie. Ma spécialité était les tripes Lisette, vous vous rappelez ? Toute l'année à la carte. Des trippes émincées légèrement tomatées avec du calvados. Et le steak de cheval western, un peu relevé. Mon mari étant boucher de profession, il allait aux abattoirs de Malley pour s'approvisionner d'un demi-veau, un carré de porc ou d'un quart de bœuf, qu'il désossait à la maison suivant les besoins. L'hiver, il allait chez un copain tuer le cochon que l'on transformait en saucisse aux choux, en saucisson ou en boutefas. La viande, on connaissait. On ne pouvait pas nous refiler n'importe quoi ! Elle était toujours de première qualité.

A midi, les clients arrivaient pour l'assiette du jour, jusqu'à quatorze heures. L'après-midi, je profitais de faire des courses. Le changement de service avait lieu à seize heures et, à dix-huit heures trente, j'étais de retour à la cuisine jusqu'à vingt heures. Nous faisons la fermeture à minuit et le vendredi à une heure, avec deux serveuses, car l'apéritif, à l'époque, c'était sacré ! Vous vous souvenez? »

## L'apéritif

- Vous vous rappelez le nom des sommelières que vous avez eues ? demande Eliane, ancienne professionnelle.

- Pas de toutes, répond Lise du tac au tac, nous en avons employé des dizaines. Mais celle-là, on l'appelait Totoche !

dit-elle en désignant l'une des photos du grand album grenat qu'elle a apporté afin d'illustrer son récit. C'était une très bonne serveuse. Quand elle voyait les habitués arriver, elle disait au garçon de buffet : « Tu me prépares les deux décis ! » ou « Tu me prépares une bière ! ». Elle savait d'avance ce qu'ils prenaient. Quand les clients s'asseyaient, les verres étaient déjà sur la table.

Le soir, pour l'apéritif, c'était plein! continue Lise. Il y avait une partie des ouvriers de chez Bobst, tous ceux de chez Cilo<sup>4</sup> et les gens du quartier. C'était le rendez-vous pour boire l'apéro et pour certains, jouer aux cartes.

- La fin de semaine ou tous les jours ? m'enquiers-je un tantinet inquiète pour le foie des Prillérans.

- Oh, c'était tous les jours ! Mais le vendredi, il y avait plus de monde. Il fallait deux serveuses. Les apéritifs, c'était très important... Celui qui n'y venait pas en sortant du travail, il n'avait pas passé sa journée ! Des apéros pareils, maintenant, ça n'existe plus. D'ailleurs, on m'a encore parlé de la Treille cette semaine, c'est incroyable ! Tout le monde me dit : « Qu'est-ce que c'était bien, on avait un coin de réunion ». C'était comme un centre pour le village.

Le vin n'était pas en reste : « Mon mari réservait pour l'année un fut de quatre mille litres, du Mont-sur-Rolle, et l'on nous en amenait mille litres à la fois, que l'on stockait à la cave. Ce n'était pas suffisant pour autant, il y avait d'autres vins en bouteille. Mais c'est sûr, c'était l'époque du blanc. »

- On se retrouvait aussi à l'occasion des cagnottes, ajoute Eliane.

- Oh, oui ! Les cagnottes, c'était quelque chose...

4 Constructeur de vélos fondé en 1927 à Romanel-sur-Lausanne.

Un nouveau cortège de souvenirs vient d'apparaître. La conversation n'est pas prête de s'achever, laissons-les discuter. Si, comme c'était mon cas avant de rencontrer Lise et Eliane, vous ne savez pas ce qu'est une cagnotte, eh bien, allez leur demander ! Elles habitent dans le quartier.

---

# La fabrique de cartonnage

---

*David*

Discret, engagé dans de multiples sociétés, artisan, ouvrier et espérantiste actif, tout comme les autres conteurs de nos récits David n'a pas loin de huitante ans. Pourtant, son parcours professionnel porte des caractéristiques que l'on pourrait croire être l'apanage du XXI<sup>e</sup> siècle : polyvalence et flexibilité. Son histoire illustre la fin d'un monde et d'un type d'industrie.

De 1973 à 1996, après avoir été bijoutier, céramiste, et notamment réparateur de rasoirs électriques, David travaille dans la fabrique de cartonnage située à Vernand-Camarès, sur la commune de Romanel, à cinq kilomètres de Prilly. Durant vingt-trois années d'entreprise, il a passé par presque tous les secteurs : aux cartons ondulés, aux machines à imprimer, aux

autoplatines - d'énormes machines qui découpent le carton -, et finalement à la livraison et l'expédition des cartons aux clients.

Les années 1990 s'avèrent difficiles pour l'entreprise. D'importants clients se sont équipés eux-mêmes des fameuses machines Bobst et se passent des services de la fabrique. Le mot « restructuration » est prononcé.

- Un jour, la cantine a été supprimée, il ne restait plus qu'une armoire chauffante où l'on mettait nos gamelles. Ensuite, ce sont les locaux de la cafétéria qui ont été fermés. Nous allions alors acheter des petites choses à manger au magasin self-service voisin ou pique-niquer dans l'atelier. Et puis j'ai vu toutes les machines disparaître les unes après les autres. Et les copains partir, chacun à leur tour. J'étais parmi les derniers à rester. A cette période, ça me faisait une drôle d'impression de passer dans l'atelier où j'avais travaillé durant des années : ça résonnait comme dans une église, car il n'y avait plus de machines, plus de collègues, plus rien du tout.

« Finalement, une équipe de Turcs est arrivée. Ils ne mangeaient et ne parlaient qu'entre eux. Ils venaient chercher une immense onduleuse, une machine à fabriquer le carton ondulé qui faisait toute la largeur de l'atelier. Ils l'ont dépecée au chalumeau. Pièce par pièce. Ils les ont mises dans un camion, puis dans un bateau jusqu'en Turquie. Les voir découper cette machine sur laquelle j'avais travaillé, c'était étrange. Et c'est comme ça que je me suis retrouvé au chômage, deux avant l'âge de la retraite... en pré-retraite, pourrait-on dire ! » termine-t-il avec un sourire.

- Je crois que beaucoup de gens vivent cela maintenant, commente Lise.

David enchaîne :

- Ensuite est venu le temps de la retraite. Alors je me suis souvenu de mon père, qui me disait: « Tu verras, quand tu

prendras ta retraite, il faudra trouver un nouveau rythme! » Dans le temps, je rigolais, mais j'ai constaté que c'était vrai, c'est tout un apprentissage, un coup à prendre : ne pas avoir d'horaires réguliers, se lever beaucoup plus tard le matin et moins courir.

Mais la retraite, c'est également l'occasion d'approfondir ses contacts avec Prilly, sa commune et ses voisins...

## Les Verts

- Je suis arrivé à Prilly en 1976, cela fait tout de même pas mal d'années. Mais lorsque je travaillais, mon rapport à Prilly était un peu superficiel, il se résumait essentiellement aux contacts d'usage au centre commercial, à la pharmacie ou à la poste.

Le rapport avec le territoire est ensuite devenu un peu plus intime par de longues balades dans la nature avoisinante, mais c'est surtout un coup de téléphone qui a sonné l'heure d'une nouvelle implication pour sa ville et son quartier.

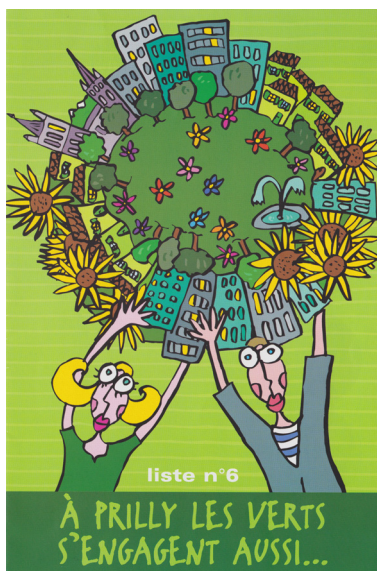
- Je soutenais les Verts dans la région depuis longtemps. Ainsi je recevais tout un tas de courriers, m'informant de leurs activités et m'invitant à des réunions. Je n'y étais jamais allé jusqu'à ce que je reçoive ce coup de téléphone de la secrétaire de Luc Recordon pour m'inviter à une rencontre chez François Marthaler, avec Luc Recordon et Daniel Brélaz...

- Eh bien, dites donc, s'exclame Renée, il y avait tout le club!  
- L'idée était de créer un parti des Verts à Prilly et, par la même occasion, de propulser Marthaler au Conseil d'Etat.

Première étape : recruter de nouveaux membres - « si possible, des femmes » -, et puis faire de la réclame pour les élections municipales, en début d'année sur la place du Marché « quand il ne fait pas chaud » et à nouveau pour la campagne de François

Marthaler. A Prilly, les Verts entrent au Conseil communal en 2001 avec huit élus.

- On a dû tout apprendre ! C'était très intéressant, mais cela faisait beaucoup de travail. Je suis resté le temps de la seconde législature afin d'épauler la nouvelle équipe jusqu'en 2011.



Prospectus des Verts pour leur première législature à Prilly en 2001.

J'aimais participer aux commissions, car on y travaillait pour la commune, dépassant les clivages entre partis. J'ai créé de très bonnes amitiés au sein du Conseil. Et chez les Verts, ce qui me plaisait à l'époque, c'est qu'il n'y avait pas l'obligation de suivre une ligne toute définie, je n'aime pas tant être bridé...

- C'est ton côté rebelle! plaisante Eliane.

- D'ailleurs, enchaîne-t-il sans se formaliser, lors des votes au Conseil communal, je n'étais pas toujours en accord avec le parti, je votais selon ma conscience.

L'occasion est saisie :

- Pareil avec mon mari, je ne suis pas toujours d'accord avec lui, et il ne sait pas ce que je vote!

Les connaissances de David quant au fonctionnement de la commune sont l'occasion d'un petit exposé politique. Finalement, un thème d'actualité, celui d'un local à la disposition des aînés du quartier, est abordé.

- Alors, comment cela s'est passé, les conseillers communaux ont-ils largement accepté d'attribuer un local au centre de Prilly pour les aînés? demandé-je, curieuse.

- De façon claire et nette, sans opposition, ni abstention! répond David, très au fait.

- C'est magnifique! J'imagine que dans les différents partis chacun s'est dit : je vais aussi devenir vieux, peut-être un jour aurai-je besoin de contacts et d'entraide! remarque Renée, malicieuse.

- Certainement!

- C'est vrai qu'en vieillissant, il se crée forcément des vides autour de soi, alors on s'aperçoit au fil des années que l'on a de plus en plus besoin de créer de contacts, confirme Jacqueline. D'ailleurs, entre nous cinq, avant, on ne faisait que se croiser. Mais maintenant, lorsque l'on se rencontre dans Prilly, aux commissions, on s'arrête et l'on discute. Et ça fait toute la différence.



---

# Faim de récits

---

## *Conclusion*

- L'autre soir, je réfléchissais à nos récits avant de m'endormir, confie Renée au terme de l'une de nos rencontres, et j'ai réalisé que chacun d'entre nous avait été présent lors d'un événement qui a marqué le développement de Prilly. Jacqueline a vu l'inauguration du collège et de la piscine, Lise et Eliane sont les témoins de la vie des cafés du centre et de la transformation du nord de la route de Cossonay, David a participé au lancement du nouveau parti des Verts et j'ai assisté à l'édification du temple de Saint-Etienne. En somme, nous avons été les témoins de la construction d'une école, d'une rue, de commerces, d'une église et d'un parti politique... Toutes des choses qui constituent le ciment d'une petite ville !

Les récits témoignent en effet de l'important développement des infrastructures prilléranes. Cela s'explique par le fait qu'ils racontent la vie à Prilly-Centre à partir de la fin des années 1950, soit exactement au cœur de deux décennies de croissance démographique sans pareil : le village compte 3508 habitants en 1950, 8122 en 1960 et 13'297 en 1970. Sa population a presque quadruplé en vingt ans ! <sup>5</sup>

5 En 2012, Prilly compte 11'522 résidents. Site officiel du canton de Vaud, *Population résidante permanente par commune et origine, Vaud, 1950-2012*, <http://www.scris.vd.ch/Default.aspx?DomId=33>.

Oui, Prilly a changé et est devenu une ville. La démarche des Récits de quartier intègre ce constat et permet d'explorer d'autres dimensions : quelles différences est-ce que cela implique dans notre quotidien? Où se situe-t-on soi-même dans ces changements? Parler de la façon dont on vit l'évolution de notre quartier met en évidence que son histoire et la nôtre sont liées. Le récit nous inscrit dans ce paysage urbain et donne du relief à notre statut d'acteur du quartier, car nous le sommes tous, que l'on soit entreprenant ou discret. Mais surtout, les Récits de quartier font le pari d'offrir un écrin de temps et d'attention à nos histoires... Que se passe-t-il lorsque l'on s'écoute raconter?

- Tu sais, m'a récemment soufflé Eliane en souriant, ces récits, on en parlait encore l'autre jour, ça a vraiment changé des choses entre nous. Faire revenir ces souvenirs ensemble... ça fait du bien.



A mon tour, laissez-moi conter ce qui a rendu cette aventure possible :

Les Récits de quartier sont nés d'un rêve : faire quelque chose des histoires que l'on raconte au coin des tables de bistrot, à la sauvette, à l'aveuglette, aux inconnus.

Forte de cette expérience de tous les jours puisée dans des lieux aux décors de formica, bois, cafés et cendriers, il est un article qu'un jour, je n'ai pas laissé passer : septembre 2008, un quotidien annonçait la création d'une formation de « recueilleurs et recueilleuses de récits de vie ». Trois ans plus tard, je la commençais enfin à l'Institut de formation

continue de l'Université de Fribourg. Moins d'un an après, je m'engageais pour une année en tant qu'animatrice stagiaire au sein de l'Unité de travail social communautaire de Pro Senectute Vaud, pour un travail de proximité sur le quartier de Prilly-Centre. Bien m'en a pris ! C'est au sein de cette équipe exceptionnelle que j'ai reçu encouragements et soutien pour proposer aux habitants un projet de récits. Ce sont ces derniers que je remercie ici, et particulièrement Renée, Eliane, Lise, David et Jacqueline qui m'ont accordé leur confiance et donné à connaître un pan de leur vie.

Entre nous, des liens forts se sont créés et ce sont eux qui maintenant - par cette brochure notamment - participent à transformer la vie du quartier !

Quelle suite ? Les conteurs sont libres ! L'expérience s'élargit toujours car les histoires de quartier se partagent. En famille, entre amis, avec les voisins, ou encore en classe. Par une exposition, un journal, une promenade thématique, des lectures publiques, une mise en scène...

Et pourquoi ne pas continuer, avec d'autres sujets, d'autres époques, d'autres conteurs ? Des récits, les habitants, quel que soit leur âge, en ont encore mille à raconter. Ceci n'est qu'une entrée, un extrait, un amuse-bouche, la queue d'une cerise sur un gâteau. Que le festin commence ou s'organise ! Quand est-ce qu'on mange ?

Les Récits de quartier font le pari d'offrir un  
écrin de temps et d'attention à nos histoires...  
Que se passe-t-il lorsque l'on s'écoute raconter?